

Dire l'Olivier en Méditerranée, dire la Méditerranée par l'Olivier

L'Homme, la langue et l'arbre

par Denis ROUX

Comme suite à nos travaux de Foresterranée 2005, où nous avons souligné que la multifonctionnalité de la forêt méditerranéenne datait de plus de 10 mille ans, voici un article qui vient, à point nommé, nous raconter l'histoire des relations ancestrales et tumultueuses entre l'Homme et cet arbre mythique qu'est l'Olivier.

Pendant longtemps d'ailleurs, on a confondu le bioclimat méditerranéen avec "l'aire de l'olivier"... C'était une bonne définition, disons, "anthroposylvicole". Cependant, elle avait un petit défaut, elle éliminait toutes nos montagnes de plus de 700 m : tout l'oro-méditerranéen (excusez du peu !), car l'olivier est frileux !...

On lui pardonnera. C'est la première fois que notre revue publie un article sur cette essence prestigieuse... Espérons qu'il en suscitera beaucoup d'autres !

L'olivier ici et maintenant

Depuis plus de dix ans maintenant, on peut constater dans notre région, et plus largement dans toute la zone méditerranéenne française, une présence et un développement de l'olivier qui ne cessent de s'affirmer.

Ce phénomène se manifeste par une forte expansion des plantations à caractère agricole et productif, bien que globalement il se caractérise par une production relativement faible et des surfaces réduites en comparaison de celles de nos voisins. Et encore, est-il très loin d'égaler celles de son propre passé le plus glorieux, les XVII^e et XVIII^e siècles. Sa situation d'alors devait vraisemblablement se rapprocher de celle du Portugal actuel. Mais la recherche de la qualité se renforce, dans l'ensemble, et soutient son développement.

Un souci de valorisation patrimoniale, d'entretien de l'espace et d'esthétique paysagère, incite également les propriétaires, privés comme publics, à la remise en culture des oliveraies abandonnées. De plus, tout un commerce, on oserait presque dire un trafic, d'oliviers anciens, très souvent venant d'Espagne, s'est installé, qui démontre la force de ce que certains appellent « un créneau porteur ».

Donc, après quelques décennies pendant lesquelles il n'était vraiment plus à la mode — trop laid, trop vieux, trop gras — l'olivier réapparaît de plus en plus dans le paysage, qu'il soit rural ou urbain, dans les aménagements publics comme dans les plantations ornementales privées. Il se voit et se montre à nouveau. Ses produits sont appréciés pour leurs qualités gustatives et leur influence bienfaisante, communément admise, sur la santé humaine. On sait bien que le phénomène se situe dans un contexte mondial et mondialisé, et que le symbolique y

joue un rôle non négligeable, à tel point que l'olivier chic s'affiche dans les espaces publics à Paris, Strasbourg ou Ljubljana.

Cette renaissance méritait, en Provence, d'être spécifiquement étudiée. L'aspect identitaire de la question, que les résultats d'une enquête¹ ont fait ressortir, tend à renforcer le poids de la culture immatérielle, des idéologies, des représentations, des images mentales personnelles et collectives, dans les processus de réhabilitation et de reprise d'une production. Et cela d'autant plus, dans ce cas précis, que l'arbre en question est très loin de se réduire à ses produits. Il en découle, très logiquement, une ouverture vers le patrimoine immatériel équivalent, d'abord chez nos voisins latins les plus proches, puis une recherche plus élargie aux autres cultures qui bordent la Méditerranée. C'est principalement par le biais des proverbes, dictons et expressions qu'a été abordée la problématique d'un patrimoine « éléologique » culturel commun.

Que disent donc les méditerranéens de l'arbre qui caractérise leur milieu ?

L'arbre de la Méditerranée

Tracer les frontières de la Méditerranée est un exercice auquel je ne me risquerai pas, de peur de raviver de vieilles querelles entre scientifiques de diverses disciplines. Rappelons tout au plus la complexité des critères à prendre en compte.

Le critère des végétaux ? Reparaît alors le différend entre géographes et botanistes² :

« Le botaniste répugne à tracer une frontière d'après une plante dont la répartition dépend de facteurs économiques (...) Mais l'opinion courante, qui fait de l'olivier le symbole de la région méditerranéenne a pour elle la parfaite adaptation de cet arbre au climat et la coïncidence de sa limite avec celle de nombreuses plantes bien méditerranéennes. Avec lui disparaissent le cyprès, le laurier, la majorité des arbres et arbustes à feuilles persistantes (...) »

On revient alors, par défaut, à des critères historiques et culturels. Fernand Braudel³ rappelle qu'« à l'exception de l'olivier, la vigne et le blé – des autochtones très tôt en place » bien d'autres plantes, devenues indissociables de la Méditerranée, viennent d'ailleurs. Mais dans cette triade originelle, si l'on considère le sort de la vigne et du blé

qui ont très largement débordé de leur aire primitive, il ne reste donc que l'olivier pour affirmer un caractère spécifiquement méditerranéen. On le trouve en effet sur tout le pourtour méditerranéen, cultivé depuis l'Antiquité, avec une constance remarquable par les peuples qui s'y sont succédé. Il constitue, de fait, un – sinon le – dénominateur commun de sociétés et de cultures qui, par ailleurs s'opposent de façon souvent radicale et violente, ce qui constitue un beau paradoxe pour celui qui est devenu un symbole universel de paix. Une tradition provençale bien implantée l'annexe, en compagnie de la vigne, au profit des supposés héritiers de Rome, revisités par le catholicisme :

*Sus ti coustiero souleiouso
Crei l'oulivié, aubre de pas,
E de la vigno vertuiouso
S'enourgulisson ti campas :
Raço latino, en remembranço
De toun destin sèmpe courous
Aubouro-te vers l'esperanço
Afrairo-te souto la Crous⁴!*

Car ce n'est pas seulement un arbre, c'est un symbole aux enjeux idéologiques complexes et contradictoires que même des politiques locaux et nationaux se disputent, en France comme en Italie. C'est aussi une culture et nul plus que lui n'a le droit de revendiquer aussi légitimement le jeu de mot sur le double sens de « culture ».

La mythologie nous aide à comprendre ce lien privilégié immémorial entre un arbre et l'accession à la culture et à la civilisation par l'agriculture, *ab initio*.

Un peu de mythologie

Le poète grec Pindare rappelle, par exemple, dans son poème Septième olympique (II et III) dédié à un athlète vainqueur que l'on couronne de feuilles d'olivier, la naissance d'Athéna, issue tout armée du cerveau de Zeus, le roi des dieux, par la hache d'Héphaïstos. La déesse chérie de son père est immédiatement associée à l'olivier et rassemble la somme des qualités et des vertus les plus élevées, au-delà d'une féminité languide ou perverse réservée à d'autres. Tous les signes du caractère et de la puissance paternelle s'y retrouvent, noblesse, superbe et parfois irascibilité, mais aussi intelligence, raison, désir de faire progresser les hommes par les sciences, les techniques, les arts, les

1 - Cette enquête constitue la première partie de la thèse de l'auteur.

2 - Jules Sion, *La France méditerranéenne*, Paris, Armand Colin, 1934

3 - *La Méditerranée, L'espace et l'histoire*, Paris, Arts et métiers graphiques, 1977

4 - « Sur tes côtes ensoleillées/Croît l'olivier, l'arbre de paix/ Et de la vigne plantureuse /S'enorgueillissent tes campagnes:/Race latine, en souvenir /De ton passé toujours brillant/ Elève-toi vers l'espérance /Fraternise sous la Croix ! », Frédéric Mistral, (trad. F. Mistral), « A la raço latino » (couplet 9), *Lis Isclo d'Or*, éd. Rollet, 1968

échanges, la paix et la prospérité. Mais aussi volonté farouche de défendre la cité, de punir l'impudent, d'anéantir l'ennemi, de survivre à la destruction. Les dieux antiques se montrent très souvent ambivalents et Athéna n'échappe pas à la règle. Un hymne qui lui est dédié, attribué à Orphée⁵ sous le numéro 32, nous le rappelle :

*Unique et digne fille du grand Zeus,
Bienheureuse Pallas, déesse ardente et combative,
Ineffable et pourtant nommable et renommée*

Qui te plais au cœur des cavernes, sur les cimes escarpées,

*Les crêtes assombries et les ravins obscurs,
Taraudant de délire les âmes des faibles mortels*

Terrorisés par les éclats de ton cœur coléreux,

Meurtrière de Gorgone, ennemie du mariage et grande amie des arts,

Impitoyable à l'égard des impies, prévenante à l'égard des bons,

Tu es née mâle et tu es née femelle, ô belliqueuse et sage,

*O diaprée, ô serpente, ô inspirée, ô vénérée,
Qui sus vaincre les géants de Phlégra, déesse cavalière,*

Délivreuse des maux, porteuse de victoire, ô Tritogène,

Ecoute ma prière, donne la paix féconde, la santé

Et la satiété tout au long des saisons, déesse au regard vif,

Créatrice des arts, ô toi reine encensée !

Il n'est donc pas étonnant que son symbole, l'olivier, véhicule également, au moins en partie, les qualités de sa déesse tutélaire. On en connaît bien évidemment les plus lénifiantes, les plus présentables, les plus souhaitables, paix, fécondité et richesse. Mais ces dernières se gagnent par une affirmation de volonté, de puissance, de combat pour la vie. Notre héritage catholique institutionnel a tendance à mettre en avant la part intégrable, idéalisée d'Athéna, assimilée à la Vierge Marie, féminité, sagesse, paix féconde, santé, reine bienheureuse qui délivre des maux. Des chapelles et des églises dédiées à la Vierge Marie ont d'ailleurs été édifiées sur les fondations des temples consacrés à cette déesse, comme Notre-Dame de la Minerve à Rome. Pallas Athéna se trouve vidée de sa part masculine, agressive, terrifiante, qui n'a pas grand-



Photo 1 :
Pièce de monnaie grecque antique où l'on reconnaît la chouette et deux feuilles d'olivier, dédiées à Athéna.

chose à voir avec la madone de la pitié ou la vierge des sept douleurs, aux représentations desquelles nous ont habitué les peintres du Moyen-Âge et du Baroque.

Athéna lutte donc, pacifiquement parfois ; par exemple pour imposer sa suprématie sur sa future ville éponyme, Athènes, en vainquant Poséidon par le don de l'olivier qu'elle fait surgir de terre, là où sera l'Acropole. Ce même olivier, plusieurs siècles après, est brûlé par les Perses de Xerxès, lors du sac de la ville en 480 avant J.-C. Une nuit miraculeuse suffira pour lui faire retrouver, rajeuni et plus vivace que jamais, sa taille originelle. L'olivier ne capitule pas, l'olivier ne meurt pas. Il « effraie les armes ennemies (...) Personne, jeune ou vieux, ne l'arrachera, ne le détruira. Le Zeus des Olivaies a toujours l'œil sur lui et Athéna avec son clair regard » écrit Sophocle dans son *Oedipe à Colonne*.

5 - *Hymnes & Discours sacrés* (trad. J. Lacarrière), Imprimerie nationale Editions, 1995

Photo 2 :
À l'étranger aussi sa mode se répand (Ljubljana, Slovénie).
Photo Denis Roux



6 - *Les Métamorphoses*
Livre XIV
(trad. J. Chamonard),
Paris, Garnier-
Flammarion (p. 360)

7 - *Instruction*
sur l'histoire de la France
par demandes et par
réponses (...) préface
d'une chronique de nos
rois, en vers ; à l'usage
de la jeunesse ;
par LE RAGOIS, Lille,
de l'imprimerie
de L. Lefort, libraire,
rue Esquermoise, 1819

Son ancêtre et son double sauvage, l'oléastre, en renforce les caractéristiques brutales et primitives. Mais c'est grâce à une massue faite de son bois qu'Héraclès peut assommer tout ce qui lui résiste et qu'Ulysse peut crever l'œil du cyclope. En moins violent et plus rustique, le poète latin Ovide⁶ raconte son origine, issue d'une punition divine :

« Le petit-fils d'Oenus avait achevé son récit, Vénulus quitte le royaume du Calydonien, le golfe des Peucétiens et les champs des Messapiens. Là il voit un antre, obscurci par un rideau d'arbres et tout frissonnant de roseaux légers ; Pan, le dieu à demi-bouc, l'habite aujourd'hui, mais il fut un temps où les nymphes l'habitèrent. Certain pasteur d'Apulie leur inspira un effroi qui leur fit fuir ce pays, sous l'empire d'une peur soudaine ; bientôt, quand la raison leur revint, n'ayant plus que dédain pour l'homme qui les poursuivait, elles se mirent à danser, leurs pieds se mouvant en cadence. Le pasteur se moque d'elles et, les imitant avec des sauts de paysan, il les accabla par surcroît de mots obscènes mêlés de grossières invectives. Il ne ferma la bouche que lorsque son gosier disparut dans l'écorce ; car il est désormais un arbre, et le suc qui en découle est révélateur de son caractère : c'est l'olivier sauvage, dont les baies amères figurent la verdeur de sa langue ; l'âpreté de ses propos a passé en elles. »

Toute cette mythologie a été actualisée et instrumentalisée au fil des cinq derniers siècles pour construire de l'idéologie, de la morale, de l'identité. Voici comment a été

récupéré et réinvesti le mythe de l'oléastre dans un livre scolaire de la Restauration⁷ :

« X. D'un berger changé en olivier.

Un Berger ayant vu danser les nymphes, se moqua d'elles, et dansoit ridiculement pour les contrefaire, mais, par punition, il fut changé en olivier sauvage.

Explication. On peut connaître aisément que cette fable a été inventée pour faire voir que la médisance est insupportable dans la société civile, et qu'on en doit chasser les moqueurs et les médisans. »

Il en va de même pour la réinterprétation de mythes antiques dans certains traités provençaux du XVIII^e siècle, et leur réactivation ultérieure révèle un imaginaire fondateur d'identité et de spécificité régionales, parfois actif jusqu'à nos jours. Ainsi Rosset n'hésite-t-il pas à affirmer, au chant III de son poème sur l'agriculture :

« Tel dans l'Occitanie & les champs de Provence

L'Olivier toujours verd aime à prendre naissance ;

De ces bords dans la Grèce Hercule revenu, Y porta le premier son feuillage inconnu. »

À côté de ces références un peu moins connues, les représentations dominantes, portées par la mémoire longue et les institutions, nous offrent une symbolique exclusive et appauvrie qui tourne essentiellement autour d'une seule image, celle de la colombe au rameau d'olivier, devenu symbole institutionnel, universellement partagé, celui de l'O.N.U., grâce au génie de Picasso, et d'autant plus bafoué.

L'olivier de conflit

On l'a bien constaté avec la mythologie gréco-latine, l'olivier est vecteur d'envies, de haine, de tensions, de violence, et ce depuis toujours. On peut d'ailleurs prendre un certain plaisir pervers à les entretenir. Il convient alors, tout simplement, d'*oleum addere camino* (GAFFIOT, 1934), « ajouter de l'huile sur le foyer ».

Cela commence par les simples constatations, sinon les conseils, des dictons paysans. Un italien tout d'abord : *Chi vuole ingannare il suo vicino / Ponga l'ulivo grosso e il fico piccolino* (BATTAGLIA, 1981), « Celui qui veut tromper son voisin, qu'il plante l'olivier gros et le figuier petit. » Le figuier petit se développera plus facilement et rapidement et

Photo 3 :

La ville affiche fièrement ses origines : l'étymologie de son nom le lui permet (Ollioules, Var)
Photo D.R.



l'olivier déjà gros fera de même, ce qui est censé susciter l'admiration jalouse du voisin. Mais rassurons-nous, la Provence n'est pas en reste, quoiqu'elle l'applique à d'autres arbres. Un espagnol ensuite : *Si a tu vecino quieres mal, mete las cabras en su olivar* (DE BARROS, 1954). « Si tu veux du mal à ton voisin, mets tes chèvres dans son oliveraie. » Il est bien connu que ces dernières effectueront un débroussaillage efficace. L'olivier et son espace, ressources et enjeux pour les populations rurales, se voient disputés par les agriculteurs et les pasteurs, éternellement en conflit sur les problèmes de pacage. Cependant, de nos jours encore, même en Provence, ces deux fonctions peuvent cohabiter au sein d'une même exploitation, assurant ainsi un équilibre durable.

Pas d'olivier sans huile : les meuniers et les marchands traînent leur mauvaise réputation depuis la Rome antique, dans tous les pays producteurs. « Tu as beau changer de meunier, tu ne changeras pas de voleur », affirmaient les Catalans, en accord avec tous les autres. Quant aux malheureux qui ont le teint un peu bistre, olivâtre osons-nous dire, gare ! Cela se porte bien mal, même aux riantes pays des olives, des bruns et des brunes au teint mat. Ils seront à l'envie « rat huileux » (PANTELLODÈMOS-KAÏTERÈS, 2002) en Grèce ou « bandit de gitan, face d'olives » (COUTANCE, 1877) en Espagne, voire « métèque huileux » en France.

Mais ces conflits de voisinage ou de petits intérêts sont bien pâles à côté des ravages qui ont été commis par toutes les troupes des différentes époques qui se sont succédé dans tous les pays méditerranéens en conflits, de l'Antiquité à la période actuelle la plus immédiate. Renonçons à en donner des exemples, rappelons simplement la belle expression d'un journaliste de l'entre-deux-guerres qui a caractérisé cette cristallisation de la vengeance et de la haine sur l'arbre par un saisissant raccourci, « l'olivier de guerre » (PEYRE, 1938).

Un peu d'étymologie

Et les langues méditerranéennes portent ainsi trace du double héritage de la guerre et de la paix, de l'unité et de la diversité. Elles illustrent à leur façon l'histoire des ensembles qui la composent, de leurs échanges et de leurs partages, mais aussi de leurs divergences, voire de leurs fractures. C'est à travers un rappel étymologique que

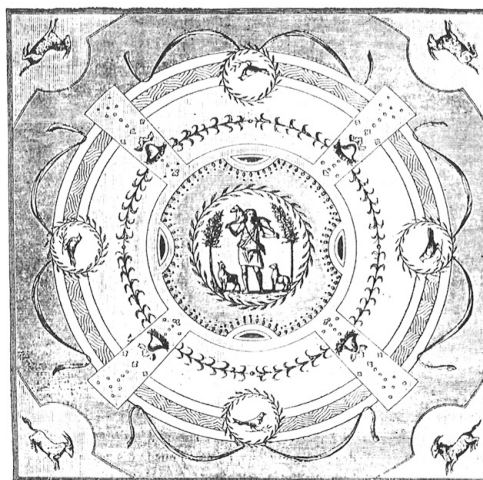


Photo 4 :
Colombe au brin d'olivier et couronnes d'olivier, symboles de l'église primitive (catacombe de Sainte Agnès)

nous ferons mieux saisir la complexité de la question.

Notre mot français « olivier », de même que le provençal *oulivié-oulivier*, vient du latin *oliva*⁸, mot de genre féminin (comme très souvent les noms d'arbres en latin) et qui désigne, d'ailleurs, aussi bien l'arbre que son fruit, l'olive⁹. Contrairement à d'autres noms d'arbres ou arbustes de formes apparentées entre les deux langues et qui constituent des équivalents — comme par exemple *figus* latin qui répond au grec *sukè*, et *rosa* à *rodhon* — il ne s'agit pas dans ce cas d'un terme autochtone latin mais bien d'un emprunt au grec *elai(w)a*, de genre féminin également (ERNOUT-MEILLET, 1985). Ce mot aurait été lui-même emprunté à une langue méditerranéenne plus ancienne non identifiée (vieux fonds méditerranéen pré-indo-européen), ce

8 - Il existe la variante *olea*, peut-être plus connue des botanistes. L'ancienne désignation de notre arbre était *Olea europea sativa*.

9 - Il convient de noter que le terme « huile » vient également du latin *oleum*, mais de genre neutre

Photo 5 :
L'olivier inspire aussi des constructeurs de restanques artistes (Ceyreste, Bouches-du-Rhône)
Photo D.R.



10 - En règle générale les mots de genre neutre en latin sont devenus de genre masculin dans les langues romanes.

11 - L'oriental est essentiellement constitué du roumain

qui montre l'origine, sinon autochtone, du moins très ancienne de l'arbre. En grec moderne « olivier » et « olive » sont désignés par *elià*, et l'huile se dit *ladi* (mot neutre, de même étymologie) en langue démotique et *elaio* dans la langue littéraire archaisante.

A côté de cet olivier cultivé se trouve l'olivier sauvage, l'oléastre français, l'oulivastre provençal, qui viennent tous deux du latin *oleaster*, mot quant à lui de genre masculin. Le terme grec ancien qui désigne ce même référent, *elaios*, est aussi de genre masculin. Cette différenciation linguistique de genre serait-elle fondée, à la base, sur une différenciation symbolique, sur des représentations spécifiques, voire opposées ? C'est une question à mettre peut-être en relation avec les mythes des origines abordés plus haut. On pourrait supposer que l'olivier cultivé, poli, civilisé, humanisé, arbre fécond à vocation nourricière revendique ainsi sa part de féminité, à côté de sa force et de sa majesté. En revanche, son ancêtre et frère, l'oléastre, sauvage, brutal, mal dégrossi, infécond — « aussi stérile qu'un oléastre » dit une expression latine — représenterait alors la masculinité la plus primaire.

Quant au mot français « huile », comme celui d'*òli* provençal, il a pour origine le latin *oleum*, de genre neutre, lui-même emprunté au grec *elaion*, également de genre neutre. Notons une spécificité du français qui a féminisé le genre de l'huile, alors que toutes les autres langues romanes le conserve au masculin¹⁰. Ainsi le provençal emploiera-t-il, par exemple, dans les écrits comme dans la conversation les termes d'*òli rous*, d'*òli vert*,

de *bon òli* pour désigner une huile de couleur « rousse » ou « verte », une « bonne huile », etc.

Le monde néo-latin occidental¹¹ possède dans ses langues modernes ces mêmes termes, comme nous l'avons vu pour le français et le provençal : appartiennent à la même origine étymologique *ulivo-olivo*, *oliva* et *olio* en italien, *aliva* et *oliu* en corse, *obía*, *olia* et *óciu*, *ozu*, *ociulmànu* en sarde, *oliver-olivera*, *oliva* et *oli* en catalan. Une exception de poids concerne cependant la majorité de l'aire ibérique. Castillan et portugais héritent d'une situation historique et linguistique particulière, léguée par l'occupation longue d'une grande partie de leur territoire par les Arabes. Ainsi à côté de *olivo* en castillan et *oliveira* en portugais qui désignent l'arbre, trouve-t-on couramment *aceituna* et *azeitona* pour l'olive. L'« huile » se dit respectivement (*el*) *aceite* et (*o*) *azeite* (masc.). Remarquons pourtant en castillan l'existence de l'expression *aceite de oliva* quand il s'agit de bien préciser son origine (et non *aceite de aceituna*). Mais il est très révélateur de noter que le domaine religieux et ses pratiques n'ont pas été touchés par ce phénomène de substitution : l'huile rituelle des onctions catholiques est toujours désignée sous les termes d'*oleo*, de *Santos Oleos*. La force de la religion a servi d'affirmation d'une identité à travers la langue. A ce propos, *oleum* a d'abord désigné l'huile d'olive, bien évidemment, puis, sortant du bassin méditerranéen, a rapidement désigné ainsi par métonymie d'autres corps gras liquides. Il a donc été nécessaire d'en préciser dès le Moyen-Âge, vers 1260, leur nature (huile d'amande, de noix, de noisette, de pavot, de chenevis-chamvre, d'oeuillette-pavot, de lin, etc.). Il a fallu également préciser, en retour, la même chose pour le corps gras végétal et liquide issu de l'olive. C'est en fait l'Eglise qui l'a imposé pour pouvoir assurer ses sacrements selon la tradition qui exige de l'huile d'olive authentique, *oleum de olea*.

Il convient toutefois de se garder de tout déterminisme culturel absolu. En effet, l'albanais, vieille langue indo-européenne, possède deux termes de racine différente, *ulli* pour l'olivier et l'olive, dans lequel on reconnaît le même élément qu'en grec et en latin, et *vaj* pour l'huile. Mais ce dernier terme semble autochtone, malgré le fait que les Albanais soient en majorité musulmans en raison de la conquête turque. Il serait, peut-être, à rattacher à l'idée d'« élément nourricier ». Dans ce cas, se présenterait une

Photo 6 :

Recherche et développement de nouveaux produits issus d'une imagination gourmande et surprenante. Marché de Noël 2005, Avignon, Vaucluse
Photo D.R.



situation contraire à celle de l'espace linguistique castillano-portugais à dominante catholique, où les mots d'origine arabes ont été adoptés pour le fruit et l'huile. L'occupation turque a cependant été beaucoup plus tardive et beaucoup moins longue et massive que l'occupation arabe en Espagne, ce qui pourrait expliquer le maintien de mots albanais en ce domaine.

Sortons de l'aire méditerranéenne pour survoler les deux principales langues germaniques, l'anglais et l'allemand. Pour l'anglais un détour est nécessaire. Il existait en français du Moyen-Âge d'autres variantes pour « huile », *olie* et *oile*. C'est cette dernière forme qui est passée en anglais, *oil*, *olive* pour le fruit et *olive tree* pour l'arbre. De même l'allemand possède une origine latine pour désigner l'huile, *öl*, ainsi que le fruit *olive* (et un terme dérivé composé pour l'arbre, *ölbaum*). La religion, le commerce, les échanges, les pratiques symboliques comme les pratiques alimentaires des classes supérieures ont agi conjointement pour l'emprunt de ces termes dans des zones où l'olivier ne pousse pas. Les archives commerciales attestent l'importance de ce marché, de Londres à Moscou.

Les langues slaves possèdent leurs propres termes, tous dérivés de la racine *masl-* qui semblerait renvoyer initialement à un gras d'origine animale, puis par métonymie, désignerait l'arbre qui produit un corps gras. Le processus serait alors la symétrie inversée de celui qui s'est passé dans les langues romanes où l'on part du produit de l'olivier, comme matrice originelle, pour désigner l'ensemble des corps gras liquides, qu'ils soient végétaux, animaux ou minéraux. Mais dans ce vaste ensemble central européen à dominante slave, un chassé-croisé très révélateur de la situation de chacun des pays concernés se constate. En Slovénie a été adoptée la terminologie latine, *oliva*, *olje*, au contact de l'Italie qui d'ailleurs occupait autrefois une partie de son territoire. En Roumanie, vieux bastion latin et qui se revendique comme tel, ce sont les termes slaves qui dominent avec *maslin* pour l'arbre et *maslina* pour le fruit, mais l'huile se dit *ulei* de genre neutre comme en grec. Faut-il y voir l'influence d'échanges commerciaux anciens, celle des pratiques religieuses ? C'est vraisemblablement cette dernière hypothèse qui prime, puisqu'en russe l'huile des onctions se dit *elew*, et que les dérivés de la racine *masl-* sont réservés aux autres usages.

Ces éléments montrent la prégnance forte des représentations premières, très liées aux cultures d'origine — dans ces cas celle de pasteurs de bovins d'un côté et celle d'agriculteurs méditerranéens de l'autre. Ils structurent un système linguistique qui s'adapte à des situations et à des objets nouveaux en faisant évoluer les sens primitifs des signifiants conservés dans chacune des langues.

Le lexique du domaine arabo-musulman est dominé par les termes d'origine sémitique. En arabe *chajara zitoun*, « l'arbre à olives » se dit communément *zitouna* (fém.), le fruit *zitoun* (masc.) et *zit* l'huile. Ils n'ont rien à voir avec les termes d'origine gréco-latine. Le turc emprunte à l'arabe le nom de l'arbre et de son fruit, *zeitin* et désigne l'huile par la périphrase « graisse d'olives », qui semble renvoyer, comme pour les Slaves, aux origines d'une civilisation pastorale. En hébreu, c'est *ZaITH* qui désigne l'olivier et l'olive. Certains rapprochent le mot de la racine *ZhaH* (LAGET, 1998), qui évoque les notions de « brillance », « beauté », « splendeur ». Pour désigner l'huile, c'est le terme *ItzHaR* qui est utilisé pour l'huile alimentaire (à rapprocher du terme précédent) et *SheMeN* pour l'huile rituelle parfumée à usage sacré (LAGET, 1998). N'oublions pas en effet que l'usage cosmétique, vraisemblablement religieux (parfums, onction) à l'origine, est en effet aussi ancien que l'usage alimentaire.

Constatons donc que la différenciation du monde méditerranéen en deux ensembles passe également par la langue pour désigner un objet commun, symbole profond de son unité. Mais il témoigne aussi à sa façon, à travers ses traces linguistiques, des échanges plus ou moins conflictuels entre ces deux mondes.

Les graphies de la langue d'oc

Depuis le Moyen-Age différentes façons d'écrire la langue d'oc, ou occitan, se sont succédé, ont cohabité et continuent à le faire : graphie des troubadours, la seule en usage jusqu'au XV^e s., graphies dites patoisantes (sous l'influence du français) du XVI^e à nos jours, graphie mistralienne à partir du milieu du XIX^e s., graphie dite classique ou occitane à partir de la fin du XIX^e s., sans compter des particularismes locaux comme l'application au niçois de la graphie italienne...

Les termes en provençal, un des dialectes de la langue d'oc, qui figurent dans le présent article reflètent cette diversité. Les dictons notés sont fidèles au texte original, seule méthode scientifiquement reconnue, ce qui explique l'absence de cohérence apparente de la langue en question. Il n'en est rien, mais c'est l'héritage difficile d'une situation de « diglossie », quand deux langues vivent sur un même territoire dans des positions inégalitaires.

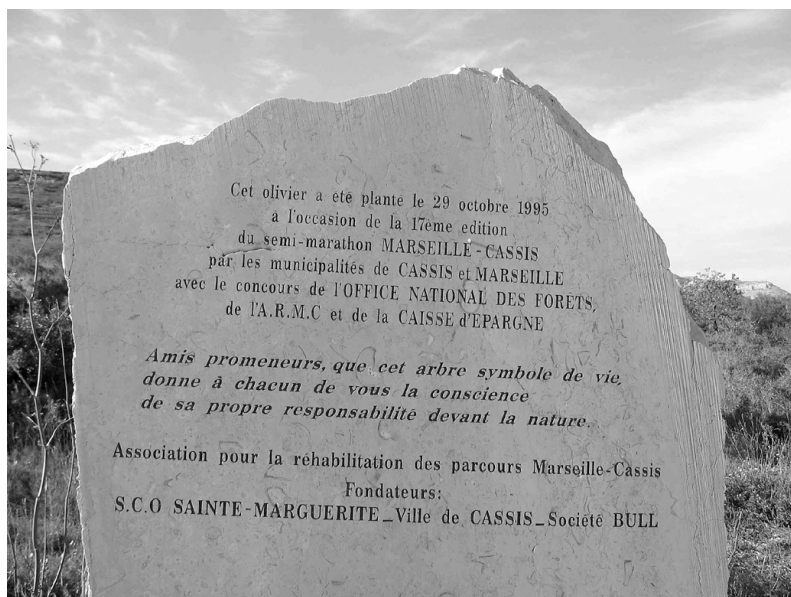


Photo 7 :

L'olivier mémoriel :
pour la réhabilitation
des sites dégradés
(Cassis,
Bouches-du-Rhône)
Photo D.R.

L'olivier, arbre forestier ?

« Ne pas intervenir dans les grands piémonts oléicoles traditionnels, c'est donner à l'olivier un caractère forestier (...) »

Cette citation mise en exergue est tirée de la revue technico-économique oléicole française *Le Nouvel Olivier*, dans son numéro d'août 1987. Elle illustre le lien qui existe entre deux statuts différents, celui d'arbre à caractère forestier et celui d'arbre fruitier cultivé et la porosité d'une frontière sans cesse remise en question, dès que le travail de l'homme reflue devant l'avancée du « naturel ».

L'olivier en est un des exemples les plus parlants par sa capacité quasi-permanente à être cultivé, abandonné, puis cultivé à nouveau, comme l'atteste ce qui se passe en Provence. Des pratiques ancestrales et des savoir-faire traditionnels réduisent également la distance entre arbre sauvage et arbre cultivé. Lisons ce témoignage d'un officier français¹² dans les premières années qui ont suivi l'annexion de La Corse au royaume de France. Il déplore l'arriération générale de l'agriculture et dresse le constat suivant, malgré les efforts de propriétaires éclairés :

« La culture des oliviers, et leur méthode de faire de l'huile, n'est pas mieux entendue. (...) Leurs oliviers ne sont ni greffés, ni entretenus, ni taillés, ni cultivés. Ils n'y touchent que pour en gauler les olives. Ces arbres sont dans les montagnes comme des forêts de chênes, et on n'abat les olives qu'en janvier et souvent en février. »

Dans les zones où croît spontanément l'oléastre, et plus particulièrement au Maghreb, nombre d'oliveraies anciennes ont été constituées à partir d'oléastres existants, éclaircis, sélectionnés et greffés, mais souvent entretenus à minima. Au sujet de la Kabylie, par exemple, un forestier¹³ témoigne en ces termes à la fin des années 40 :

« Cette oliviculture en Algérie est faite pour les deux tiers environ de ce que j'appelle de la sylviculture oléicole, c'est-à-dire culture de l'olivier en montagne, c'est-à-dire culture de l'olivier dans l'inculture, oliviculture qui résulte de la domestication, dans des conditions quelconques, de sauvagions, produits qui émergent de la broussaille. Si vous ajoutez les conditions adverses du relief, la qualité du sol, du climat, je vous demande si on peut faire vraiment de l'oliviculture, c'est-à-dire de la culture de l'olivier ? »

Il n'est donc pas étonnant, dans ce contexte, que la récolte d'olives se soit, autrefois, plus souvent rapprochée de la pratique de la cueillette d'un fruit sauvage que de la récolte d'un fruit cultivé. Cependant c'est bien en tant qu'arbre cultivé que l'olivier s'est développé.

De la culture à la récolte

Toutes civilisations qui bordent ou ont bordé la mer intérieure, et qui ont à un moment ou à un autre cultivé l'olivier, possèdent un large patrimoine agronomique commun fondé sur des observations, des savoirs, des expériences, des savoir-faire et des façons de dire partagés, mais aussi adaptés aux circonstances, au milieu, aux moyens de leur société et de leur temps.

Les soins

Mais ce sont d'abord les Grecs, puis les Romains surtout qui ont jeté les bases de pratiques agronomiques dont les conseils restent encore très largement valables, véritable héritage vivant. Ils ont par exemple combattu la tendance à ne pas soigner les oliviers et le même Columelle (*op. cit.* V, 9) le rappelle de la façon suivante, en se référant d'ailleurs à une tradition encore plus ancienne : *« Il faut se souvenir de cet ancien proverbe : celui qui laboure son olivette lui demande des fruits ; celui qui l'engraisse la*

12 - Mémoires historiques sur la Corse par un officier du régiment de Picardie, 1774-1777, publiés par M. V. de Carafa, Bastia, Ollagnier, 1889

13 - Maurice RENAUD : « Le vieillissement de la forêt kabyle », Oléiculture et oléotechnie (rapports et travaux du 12^e congrès international d'oléiculture, mai 1948 en Algérie), Nice, SNOFAN, 1949

supplie ; celui qui la taille la force. » A partir de là tout un ensemble de dictons et de préceptes se retrouvent dans l'aire nord méditerranéenne, mettant l'accent sur tel ou tel aspect du travail de l'olivier.

Frédéric Mistral a inclus dans son dictionnaire encyclopédique provençal-français, *Lou Tresor dóu Felibrige* (en abrégé TDF, 1879) le dicton suivant qui corrobore les recommandations de l'agronome latin : *Tant mai l'on ié fai, tant mai l'on en tiro*, « Plus on lui fait, plus on en tire. » Les vertus du labour sont reconnues par les Provençaux : *Au mes de febrié charruio toun ouliveiredo ; au mes de mai passo-li mai ; au mes d'avoust fai-li la crous* (SEMANIÉ, 1994), « Au mois de février passe la charrue dans ton oliveraie ; au mois de mai passes-y encore ; au mois d'août fais-y un labour croisé ». Les Italiens font de même : *Chi ara l'uliveto addimanda il frutto* (CAPPONI-GIUSTI, 1926), « Celui qui laboure son olivette réclame le fruit »

La taille

De la Grèce au Portugal, une pratique technique particulière, celle de la taille, fait l'objet d'une abondance de remarques et de conseils, convaincus qu'étaient les oléiculteurs que se trouvait en elle la réussite d'une récolte abondante. Pour une grande majorité, elle doit être sévère : *Espëlio më, dis l'oulivié : te vëstirai* (BOISSIER de SAUVAGES, 1785), « Dépouille-moi, dit l'olivier : je te vêtirai » affirmait-t-on en Provence comme en Languedoc. En Corse, *Rendi mi póvara chi ti farachju riccu* (FALCUCCI, 1915), « Fais-moi pauvre, je te rendrai riche ». Et en Sicile, *La fumèri de l'olivi è la runca* (PITRÈ, XIX^e s.), « La fumure de l'olivier est la serpe » ; en Catalogne, *Dona'm picassa i et donaré oli* (GUITER, 1969), « Donne-moi de la cognée et je te donnerai de l'huile ». Les Portugais se trouvent être les seuls à préciser le moment de la taille et semblent insister sur l'esthétique fonctionnelle de l'arbre : *Oliveira en flor, e cortar e dispor* (SOUSA-CORRUSCA, 1976), « Olivier en fleur, et taille et arrange ».

En milieu méditerranéen, nous l'avons dit, oléiculture et pastoralisme entretiennent traditionnellement des rapports complémentaires et parfois conflictuels. La polyculture et l'élevage étaient autrefois de règle, les terrains plantés et les parcours s'entremêlent, les oliveraies servent de pâturage où brebis et chèvres sont friandes des résidus de taille qu'elles consomment sur place.

Oliviers, olives, huiles

Quand on étudie l'olivier dans une perspective anthropologique, il est très difficile de séparer l'arbre de ses produits, plus particulièrement de l'huile. La première raison, d'ordre linguistique, est développée dans l'article. Mais plus profondément, pour tout méditerranéen, l'huile tout court ne peut être que d'olive. Comme le rappelait déjà en 1600 Olivier de Serres dans son *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs*, l'olivier n'est « *postposé à autre fruitier, aucun desquels ne le précède en valeur, pour la richesse qui provient de son huile (par excellence à ce seul mot, huile, estant recogneue celle d'olive) et gentillesse de la confiture de ses olives.* »

L'huile (d'olive) est la matrice initiale d'où sortiront, en termes linguistiques et de représentations, toutes les autres. Elle est « la mère de toutes les huiles ».

Un dicton italien d'une remarquable concision résume, à lui tout seul, la totalité des recommandations traditionnelles en matière culturelle, celui des « cinq S » : *Solo, sole, sasso, stabbio, scure* (Marinucci, *L'olivo nella storia, nella scienza, nella tecnica*, Perugia, Salvi, 1951), « Seul, soleil, pierre, fumier, hache ». L'olivier doit disposer d'un large espace, jouir du soleil, être implanté sur des terrains caillouteux, c'est-à-dire bien drainés, bénéficier de fumure et d'une taille sévère.

Floraison, prévision de récolte, maturité

Notre corpus révèle une forte concentration dans l'aire italo-provençale de dictons relatifs aux différents stades de développement du fruit, souvent en relation avec des fêtes de saints. Mais les signes extérieurs de l'abondance, comme ceux de la précocité peuvent être dangereux ou trompeurs, alors la sagesse paysanne sait partout faire preuve de retenue, car *Emé de flous, noun se va au moulin* (ROMAN, 1908), « Ce n'est pas avec des fleurs que l'on va au moulin ». Les Italiens et les Corses semblent avoir porté une attention particulière au moment de la floraison, à sa date, à son aspect, qui permettent d'espérer tirer quelques prévisions supposées justes. L'italien possède d'ailleurs un vocabulaire très précis pour distinguer des stades différents dans la floraison dont le verbe *mignolare* est le meilleur exemple. Il désigne le début du phénomène, avant la complète ouverture des fleurs.

Le grossissement des olives est aussi soigneusement observé avec une continuité manifeste depuis l'Antiquité et une méfiance atavique envers ce qui paraît trop gros, trop

14 - Bien que très répandue en raison de la hauteur des arbres, cette pratique est assez unanimement condamnée par les agronomes depuis l'Antiquité. Pliny l'Ancien rapporte déjà (livre XV, 11) une loi très ancienne qui la prohibait et des dictons siciliens et portugais la rejettent.

beau. En Ardèche *l'Oliva goja fai de bosa* (LA FARAÇA, 1992), « Olive grosse comme une courge fait de la boue », c'est-à-dire rend plus d'eau de végétation que d'huile. Mais on constate en Provence que *Sesoun d'avaraire, sesoun d'òli* (SEIGNOLLE, 1980), « Saison d'olives minuscules, saison d'huile ».

Quand l'olive se forme, elle apparaît évidemment minuscule et peut difficilement se distinguer d'entre les feuilles. Se fondant sur l'expérience de cette observation, Occitans et Catalans se réfèrent à la Saint-Jean, le 24 juin, pour apprécier la récolte à venir : *Fai me vèire uno òulivo à sant Jan/T'en farai vèire milo à Toussant* (TdF, 1879), « Fais-moi voir une olive à Saint-Jean/Je t'en ferai voir mille à Toussaint. » Mais ces mêmes Catalans peuvent aussi se référer à Saint-Pierre, le 29 juin : *Si el dia de sant Pere vas a l'oliver i veus una oliva aquí i una oliva allà, torna-t'en a casa que olives hi haurà*. (ALCOVER, 1956), « Si le jour de la Saint-Pierre tu vas à l'olivier et y vois une olive par ci une olive par là, retourne chez toi [tranquille] car, des olives, il y en aura. » Les Portugais mentionnent aussi Saint-Pierre : *Dia de S. Pedro, vê o te olivedo e se vires um bago, espera um cento* (SOUSA-CORRUSCA, 1976), « Le jour de Saint-Pierre, va voir ton olivette, et si tu vois un grain, attends-en cent. »

L'olive se trouve souvent associée à d'autres fruits, la châtaigne, les glands, mais surtout la vigne, en raison de leur maturation concomitante : en Provence niçoise, *Quora lo vin es a la tina, l'òli es a l'auliva* (A.L.E.P., 1979), « Lorsque le vin est dans la cuve, l'huile est dans l'olive. » Corses et

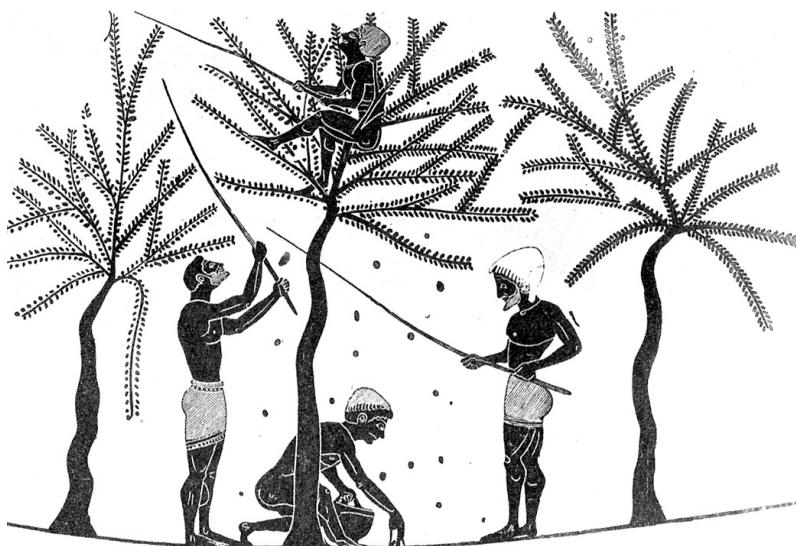
Monégasques possèdent l'équivalent. Mais à l'autre extrémité de la Méditerranée, l'association fonctionne toujours pour apprécier l'état de la récolte : « Va à la vigne et tâte le raisin ; va à l'olivier et écrase l'olive. » (FIGHALI, 1938). Si la première montée d'huile advient pour les Italiens vers le 15 août — *Per l'Assunta, l'oliva è unta* (SCHWAMMENTHAL-STRANIERO, 1993), « Pour l'Assomption, l'olive est graissée. », constat d'un phénomène physiologique — ce n'est qu'entre début octobre et Toussaint que se parachève la maturation : *Quan l'oli l'est pas à Toussant/L'est pas de tout l'an* (COUTURE, 1786). Provençaux et Catalans la repoussent aussi per santa Catarina, le 25 novembre et les Italiens et les Corses parfois jusqu'à santa Liperata, le 16 janvier. Mais il convient de savoir, en fait, qu'il ne s'agit pas là d'un constat physiologique mais d'une facilité technique, les olives surmaturées s'avérant plus aisées à travailler. Tous constatent un meilleur rendement : en Provence, *Oou mai pende, oou mai rende* (M.G., 1823), « Plus [l'olive] pend [sur l'arbre], plus elle rend [d'huile] ». En Sicile, *L'oliva, quantu cchiù-ppeni, tantu chhiù rrenni* (PICCITO-TROPEA, 1990), comme en Catalogne, *Qui replega l'oliva abans del gener, deixa l'oli a l'oliver* (ALCOVER, 1956), et comme au Portugal, *Quem azeite colhe antes de Janeiro, azeite deixa no madeiro* (FRIELLEL, 1841), « Qui cueille l'olive avant le mois de janvier laisse l'huile à l'olivier. »

Les olivades

Quelle que soit la technique utilisée, gaulage¹⁴ ou cueillette à la main, la récolte représente, traditionnellement, une redoutable épreuve d'endurance, s'enchaînant aux moissons et aux vendanges. De la moisson aux olivades, les travaux ne s'arrêtent pas (POLITIS, 1980), affirment les Grecs. Le raccourcissement et la monotonie des journées pénibles usent les travailleurs physiquement et psychologiquement, comme le souligne le dicton libanais : *Aux journées de la récolte d'huile, à peine as-tu commencé avec le matin que te voilà déjà au soir* (ABELA, 1985). Les conditions naturelles peuvent s'avérer très rudes en Italie comme ailleurs, *Coll'acqua e la neve si colgono le olive* (FRANCESCHI, 1998) « Avec l'eau et la neige se cueillent les olives ». Le traitement des hommes font naître des remarques acerbes ou désabusées, comme celles des Catalans, *La vida dels olivaires no és pas llarge de contar ; al matí*

Photo 8 :

Gaulage des olives (amphore du VI^e siècle av. J.-C.)



mengen pa i figues, al vespre, figues i pa (CIURANA-TORRADO, 1981), « La vie des cueilleurs d'olives n'est pas longue à raconter, le matin ils mangent du pain et des figues, le soir des figues et du pain. » A tel point que la communauté albanophone de Grèce déclare : *Pendant la période de la moisson et de la récolte des olives, que vienne plutôt la mort m'emporter !* (BELLUSCI, 1980). Il est assez étonnant de constater que la Provence ne possède pas d'équivalents connus et recensés de ces dictons, malgré le fait que des témoignages et des textes reconnaissent la dureté de ce travail. Faut-il l'imputer aux structures de la propriété provençale d'autrefois, à des oliveraies moins étendues et donc à des comportements sociaux différents ? Le fait est que, dans les mises en représentation de la Provence rustique, l'image bucolique de la fête champêtre que serait l'olivade domine, particulièrement associée à la pratique généralisée du chant par les cueilleurs qui se répondent d'une olivette à l'autre. De plus, cette cueillette est essentiellement effectuée par des équipes de femmes et un aixois, Diouloufet, nous en offre le tableau dans son recueil de poésies et de contes¹⁵ :

(...) *lei plus jounos filhettos*

Jugoun qu remplira puleou seis paneiret-tos,

Lou mestre li a proumes per estreno un riban ;

Lou vargié resclantit de millo cançonnettos ;

Nouestreis ouliveiris galoyos, poulidettos

*Cessoun pas jusqu'au vespre à vanegar la man*¹⁶ (...)

Mais à travers sa dureté même, l'olivaison offre symboliquement une leçon de morale, qui enseigne la mesure, l'humilité et la satisfaction de ce que l'on possède, plutôt que l'exacerbation de désirs qui ne peuvent être assouvis, attitude psychologique en cohérence parfaite avec la recherche millénaire de modestie et de sécurité des sociétés rurales. *Chi vuol tutto l'olio non ha tutte le ulive* (PRESTA, 1781-93), « Qui veut toute l'huile n'a pas toutes les olives. » affirment les Italiens, et les Catalans *No totes les olives cauen a la borassa* (ALCOVER, 1956), « Toutes les olives ne tombent pas sur la couverture. » (Un drap, une toile sont en effet tendues sous les arbres pour recueillir les olives gaulées ou qui tombent toutes seules). *No digues oliva si no la tens baix la biga* (ALCOVER, 1956), « Ne dis pas olive avant que tu ne l'aies sous le pressoir ».

Cette dureté se trouve heureusement contrebalancée par une sociabilité et des échanges humains dont un point fort est la rencontre plus ou moins socialement contrôlée, entre les jeunes gens et les jeunes filles. Vraisemblablement plus que les moissons et autant, sinon plus que les vendanges, l'olivaison offre — au moins dans la zone nord occidentale — un moment de contact privilégié, au cours duquel s'ébauchent des relations qui peuvent aboutir à des unions stables. Là encore des dictons en témoignent. Si le provençal souligne la brièveté de la rencontre et son caractère superficiel, *Calignaire d'oulivado / Calignaire de quingenado* (TdF, 1879), « Amoureux d'olivaison, amoureux d'une quinzaine », le catalan fait référence à un engagement plus long et stable, *Al temps de les olives, fan nóvio les fadrines* (ALCOVER, 1956), « Au temps des olives, se fiancent les filles. » Mais des témoignages provençaux attestent aussi la seconde situation, notamment celui de C. Rieu dans son article « *Lis oulivado* », paru dans la revue *L'Aiòli* du 27 décembre 1891.

Toujours en Provence en matière de sociabilité, la fin de la récolte est marquée, dans les Alpilles, par un repas convivial offert par les patrons à leur équipe et pris dans l'olivette si le temps le permet. Cette pratique s'appelle faire *l'acabada/-o*, du verbe *acabar/acaba*, « achever, finir ». Mais il semble qu'à certains endroits la fête prenait un tour plus important et collectif pour la communauté villageoise, avec consommation du plat identitaire provençal qu'est *l'aiòli* (TOUSSAINT-SAMAT, 1987).

15 - « Lou bouenhur de la Bastido ou Lei Georgiques provençalos », *Fablos, contes, epitres et autros povesios provençalos*, Aix, Gaudibert, 1829

16 - « (...) les plus jeunes filles / jouent à qui remplira au plus tôt son petit panier / le maître leur a promis comme récompense un ruban / le verger retentit de mille chansonnettes / nos cueilleuses d'olives, joyeuses et mignonnettes n'arrêtent pas jusqu'au soir d'agiter leurs mains »

Photo 9 :

Olivette saugrenue sur rond-point.
(Gémenos, Bouches-du-Rhône)
Photo D.R.





Photo 10 :
Olivette abandonnée
en restanques
(Quartier de Sainte-Croix,
La Ciotat,
Bouches-du-Rhône)
Photo D.R.

Des travaux d'entretien et de taille aux olivades, le cycle de l'arbre s'inscrit donc entièrement, non seulement dans le calendrier agricole méditerranéen, mais aussi dans celui des pratiques sociales et symboliques qui l'accompagne. Et il s'agit là d'une spécificité de ce monde, qui se prolonge d'ailleurs de façon indissociable, par l'utilisation qui est faite de son bois et la représentation qu'il engendre.

Bois d'olivier

Bois de chauffe

L'olivier entretient un rapport privilégié avec le feu dont on trouve trace dans la littérature. Il se trouve renforcé par les capacités combustibles de l'huile et la symbolique de la lampe depuis l'Antiquité, métaphore de la vie et de la mort. Un ensemble de dictons de l'aire méditerranéenne nord occidentale constate sa capacité naturelle à brûler en toutes circonstances.

Ainsi trouvons-nous en Languedoc *L'oliu brulla tot viu* (PETIT, 1975), « L'olivier brûle tout vivant » ; en Catalogne *L'oliu crema tot viu* (BERGNES, 1882) ; en Italie *L'olivo arde da morto e da vivo* (SCHWAMMENTHAL-STRANIERO, 1993), « L'olivier brûle mort et vif » ; en Corse *Aliva benedetta / Brusgia fresca è secca* (COLONNA D'ISTRIA, sd), « Olivier béni, il brûle frais et sec ».

Pour les forestiers se pose, en milieu méditerranéen, la question du choix des dispositifs de défense contre l'incendie. A quelles conditions une coupure verte, fondée sur des oliveraies, peut-elle être efficace ? Les dictons sont là pour rappeler la combustibilité potentielle de l'arbre si l'implantation (écartement), l'entretien soigné des arbres (taille) et du sol (débroussaillage, labour) ne sont pas effectués de manière continue.

De même le bois d'olivier est-il connu depuis des temps immémoriaux pour ses très bonnes qualités de chauffage, ainsi que pour celle de ses charbons de bois. L'agronome romain Caton, dans son *de Agricultura* (LXIV), recommande les mesures suivantes :

« Mettez en réserve au bûcher le bois de chauffage pour le maître ; les rondins d'olivier (*codicillos oleagineos*), les souches, en tas dehors (...) »

Les Catalans n'ont pas oublié ce précepte, qui affirment : *Foc d'oliver, foc de cavaller* (ALCOVER, 1956), « Feu d'olivier, feu de gentilhomme ».

Se chauffer au bois d'olivier constituait un élément de distinction sociale, fondé tant sur un coût en rapport avec les qualités intrinsèques du bois (combustion lente, haut rendement calorifique, cendres réduites) que sur sa symbolique élitiste.

Bois d'œuvre

Il a été très utilisé par les artisans du bois, et autrement que pour la fabrication des seuls articles culinaires. Un poète provençal, Autheman, écrit en 1869 *Au-jour-d'huei es tout de boui / Ço qu'èro d'oulivié la vèio*. « Aujourd'hui est tout en buis ce qui était en olivier la vieille ». Rappelons, entre autres, les coffrets, les divers objets de piété, ainsi que les traditionnelles boules. Les Italiens soulignent un usage particulier, également connu en Provence d'ailleurs : *Coi cepparelli d'olivo, si fan zoccoli* (FRANCESCHI, 1998), « Avec des morceaux de souche d'olivier, on fait des sabots ». Quant aux Catalans, ils soulignent, une fois encore, le caractère aristocratique de son bois en utilisant une variante de leur dicton relatif au feu : *Fusta d'oliver, fusta de cavaller* (CIURANA-TORRADO, 1981), « Bois d'olivier, bois de gentilhomme ».

Une problématique identitaire

Les Méditerranéens se sont servis de leur arbre emblématique et de ses produits comme outil de lecture du monde. Ils ont vu leur réalité à travers l'olivier. Réalité tout d'abord de la plante, de sa vie, de ses potentialités et de ses richesses, mais aussi réalité de milieux physiques et humains à la fois proches, communs et cependant différents ou hostiles. Réalité symbolique, enfin, dans un espace aux cultures issues des mêmes

sources qui n'ont pas cessé, au fil des siècles et même des millénaires de commercer, d'échanger et de se combattre.

En fait, il est bien à l'image de l'homme qui, dans ce milieu spécifique, s'en est servi comme support, comme projection de son univers mental individuel et collectif. Patrimoine commun, certes, sur le constat de ses qualités — « A cent ans il est encore un enfant », c'est « l'arbre du grand-père », « La vérité est comme l'huile, elle vient toujours au-dessus » — partout ces affirmations se retrouvent à peu près à l'identique. Mais surtout que chacun reste chez soi et s'occupe de ses propres affaires ! « Notre huile pour accommoder notre salade de blettes » (ABELA, 1985), recommande un proverbe libanais, qui s'appliquait initialement au mariage endogamique.

En fin de compte, les Méditerranéens, par l'olivier, autour de l'olivier, au nom de l'olivier, constituent-ils vraiment une communauté ?

D.R.

Bibliographie

- ABELA F.-J. : *Proverbes populaires du Liban du sud, Saïda et ses environs* (2 vol.) Paris, Maisonneuve et Larose, 1981 et 1985
- ALCOVER Antoni M., MOLL Francesc de B., SANCHIS GUARNER Manuel : *Diccionari català-valencian* (...), Palma de Mallorca, 1956
- BOUVIER Jean-Claude, MARTEL Claude : *Atlas linguistique et ethnographique de Provence* Paris, Éditions du C.N.R.S., 1979
- AMOREUX, Pierre-Joseph : *Traité de l'olivier* (...), Montpellier, Vve Gontier, 1784
- BATTAGLIA Salvatore : *Grande dizionario della lingua italiana*, Unione tipografico-editrice torinese, 1981
- AMOURETTI Marie-Claire, COMET Georges : *Le livre de l'olivier*, Aix-en-Provence, Edisud, 1992
- BAILLY Anatole : *Dictionnaire grec-français*, (éd. 1963), Paris, Hachette
- BELLUSCI Antonio : *Dizionario fraseologico degli Albanesi d'Italia e di Grecia*, Cosenza, centro di ricerche socio-culturali G.K. Skanderberg, 1980
- BERGNES En : *Colleccio de proverbis, maxims y adagis catalans*, Perpignan, A. Julia, 1882
- BOISSIER DE SAUVAGES (abbé de) : *Dictionnaire Languedocien-Français* (...), Nîmes, Michel Gaude libraire, 1785
- CAPPONI Gino, GIUSTI Giuseppe : *Raccolta di proverbi toscani* (...), Firenze, Felice Le Monnier, 1926
- CIURANA Jaume, TORRADO Llorenç : *Els olis de Catalunya i la seva cuina*, Barcelona, Servei central de publicacions de la Generalitat, 1981
- COHEN Prosper : *Proverbes parallèles français-hébreu et hébreu-français*, cote BNF 8-A-3760, 1985
- COLONNA D'ISTRIA Robert et Jean : *Praverbii di Corsica*, Ajaccio, CRDP de Corse, (sans date)
- COUTANCE A. : *L'olivier*, Paris, Rotschild, 1877
- COUTURE (messire) : *Traité de l'olivier*, Aix, Antoine David, 1786
- ERNOUOT Alfred, MEILLET Antoine : *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (éd. 1985), Paris, Klincksieck, 2001
- FALCUCCI Franco Domenico : *Vocabolario dei dialetti, geografia e costumi della Corsica*, Sala Bolognese, Arnoldo Forni editore, 1981 (réimp. de l'éd. de 1915)
- FIGALI Michel (Mgr) : *Proverbes et dictons syro-libanais*, Paris, Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme, 1938
- FRANCESCHI Temistocle : « Versione italiana della forme-base di proverbi sull'olivo ecc. » (correspondance privée avec D. Roux, déc. 1998)
- F.R.I.L.E.L. : *Adagios, proverbios, rifrãos e anexins da lingua portuguesa* (...), Lisboa, na Typographia Rollandiana, 1841
- GAFFIOT Félix : *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette, 1934
- LAGET Francès : *L'olivier symbolique*, Buis-les-Baronnies, Arcade 91, (sans date)
- M. G. : *Le nouveau dictionnaire provençal-français* (...) suivi de la collection la plus complète des proverbes provençaux, Marseille, madame Vve Roche, 1823
- MISTRAL Frédéric : *Lou Tresor dóu Felibrige* (...), is Edicioun Ramoun Berenguié, 1968 (réed. de celles de 1879-1886)
- OVIDE : *Les métamorphoses* (trad. Chamonard), Paris, Garnier, 1966
- PANTELODEMOS Dimitris, KAITERIS Constantinos : *Dictionnaire grec-français*, Athènes, Librairie Kautmann 2002
- PETIT Jean-Marie : *Le vocabulaire de l'agriculture dans le discours des paysans du Biterrois*, thèse d'État (2 t.), Université de Provence, Centre d'Aix, 1978
- PEYRE Paul (dr.) : *Sur l'olivier* (...), Paris, Jouve et Cie, 1938
- PICCITO Giorgio, TROPEA Giovanni : *Vocabolario siciliano*, Catania-Palermo, 1990
- PITRÈ Giuseppe : *Proverbi siciliani*, Martin & c. (fin XIX^e, sans date, sans nom de lieu)
- POLITIS N. G. : *Meletai peri tou biou kai tis glossis ton ellenikou laou*, Athènes, Sakellarios, 1980
- PRESTA Giovanni : *Degli ulivi, delle ulive e della maniera di cavar l'olio*, Lecce, Tipografia editrice Salentina, (réed. de 1871 de l'ouvrage de 1781-1793)
- ROUX Denis : *Représentations de l'olivier en Provence et dans l'aire méditerranéenne Opinions contemporaines et formes brèves de tradition orale* (thèse, Aix-Marseille I, déc. 2003), Lille, Atelier national de reproduction des thèses
- SCHWAMMENTHAL Riccardo, STRANIERO Michele : *Dizionario dei proverbi italiani*, Biblioteca Universale Rizzoli, 1993
- Semanié prouvençau e di país d'o pèr 1994*, Marseille, numéro spécial du « Rampau d'oulivié », 1993
- TOUSSAINT-SAMAT Maguelonne : *Histoire naturelle et morale de la nourriture*, Paris, Bordas, 1987

Denis ROUX
Docteur de
l'Université de
Provence (Aix-
Marseille I)
Domaine : histoire et
cultures de l'Europe
méditerranéenne,
langues régionales,
ethnolinguistique
Chargé d'études
au service régional
d'information
statistique
et économique
(S.R.I.S.E.)
de la Direction
régionale
de l'agriculture et de
la forêt (D.R.A.F.)
de Provence-Alpes-
Côte-d'Azur

Résumé

Depuis plus de dix ans, l'olivier et ses produits connaissent un véritable engouement, non seulement en Provence, mais encore dans le monde entier. A l'heure où la mode est aux suds, ils semblent constituer un lien très fort entre peuples et cultures diverses, et d'abord dans l'aire méditerranéenne.

S'il reste par excellence l'emblème de la Méditerranée, il ne se réduit pas à une symbolique simpliste autour de quelques images de paix, de fécondité et de durée. Une démarche anthropologique permet de faire émerger sa complexité, voire son ambivalence à travers une approche linguistique, ainsi que par un corpus de dictons, de témoignages et de textes à vocations littéraire, poétique ou agronomique. C'est en particulier à travers les représentations de son double sauvage, l'oléastre, que sa nature et son ambivalence se révèlent, notamment dans la mythologie gréco-latine.

Grâce aux pratiques et aux savoirs traditionnels qui relèvent de la sphère de la culture matérielle, un fonds commun se constate aisément dans l'aire méditerranéenne nord-occidentale et parfois au-delà, dans la longue durée. Les techniques de sa culture se rapprochent, comme celles de l'élaboration de ses produits et l'estime reconnue pour son bois. Cependant l'olivier à travers la plasticité et la richesse de ses représentations, dont n'a été livré ici qu'un échantillon, révèle également les fractures et les conflits de toute nature du monde méditerranéen. Ils ne sont en fin de compte qu'une variante de ceux de l'homme, pris dans une histoire et un milieu particulier.

Peut-on vraiment parler, dans ces conditions, d'une communauté méditerranéenne autour de l'olivier ?

Summary

Talking of the olive tree in the Mediterranean world, talking of the Mediterranean world through the tree : Man, language and tree

For over ten years, the olive tree and its products have been the objet of a real craze. Not only in Provence but also all over the world. At a time when there is a great interest in southern cultures they seem to form a strong link between different peoples and cultures, especially in the Mediterranean area.

If the olive tree remains the typical emblem of the Mediterranean world, it cannot be reduced to an oversimplified symbol uniting a few images of peace, fertility and durability. An anthropological approach helps reveal its complexity, even its ambiguity, through the linguistic study and analysis of a collection of proverbs, witness accounts and texts, variously of literary, poetic or scientific origin. Its nature and ambiguity are particularly evidenced through the representations of its wild half-brother, the oleaster, especially in Greco-Latin mythology.

Thanks to traditional practices and know-how, a common basis can be easily identified in the north-eastern area of the Mediterranean world, sometimes beyond. The techniques of its cultivation are much alike, and particularly the production of its renowned wood. However the olive tree, through the flexibility and the richness of its representations, briefly approached here, also reveals the various fractures and conflicts that divide the Mediterranean world.

All things considered, they are only a variant of the conflicts common to men who share a specific context at a specific time.

In these circumstances, is it still valid to use the term "Mediterranean community" centred on the olive tree ?

Riassunto

Dire l'olivo nel Mediterraneo, dire il Mediterraneo attraverso l'olivo - L'uomo, la lingua e l'albero

Da più di dieci anni, l'olivo ed i suoi prodotti sono oggetto di una vera passione, non solo in Provenza, ma anche nel mondo intero. In un periodo in cui le usanze meridionali vanno di moda, essi sembrano costituire un collegamento molto forte tra popoli e culture diverse, principalmente nell'area mediterranea.

Anche se esso rimane l'emblema del Mediterraneo per eccellenza, l'olivo non si riduce ad un simbolo semplicistico attorno a qualche immagine di pace, di fecondità e di durata. Un approccio antropologico permette di far emergere la sua complessità, e anche la sua ambivalenza, attraverso uno studio linguistico, e grazie a un corpus di detti, di testimonianze e testi a vocazione letteraria, poetica o agronomica. La sua natura e la sua ambivalenza si rivelano maggiormente tramite la rappresentazione del suo *double sauvage*, l'oleastro, in particolare nella mitologia greco-romana.

Grazie alle abitudini ed alle conoscenze tradizionali legate alla sfera della cultura materialistica, si riconosce facilmente una base comune nell'area mediterranea nord-occidentale – e qualche volta al di là – che attraversa i secoli. Le tecniche della sua coltivazione sono molto simili, così come le tecniche di elaborazione dei suoi prodotti e la stima per il suo legno. Comunque, l'olivo, tramite la plasticità e la ricchezza delle sue rappresentazioni, di cui solo un campione è stato qui esaminato, rivela anche le fratture e i conflitti di ogni natura del mondo mediterraneo. In fin dei conti, questi sono soltanto una variante di quelli dell'uomo, iscritto in una storia e un ambiente particolare.

In queste condizioni, è lecito parlare di una comunità mediterranea centrata attorno all'olivo ?